

Édition critique de Groulx VI. Bientôt, les Cahiers du Journal

Benoît Lacroix

Volume 34, numéro 3, décembre 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303900ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303900ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lacroix, B. (1980). Édition critique de Groulx : vI. Bientôt, les Cahiers du Journal. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 34(3), 502–504.
<https://doi.org/10.7202/303900ar>

ÉDITION CRITIQUE DE GROULX

VI. Bientôt, les Cahiers du Journal

Au temps de l'«historiographie de prestige» orientée plutôt vers l'histoire des «hauts faits et des dits des grands», comme écrivait Joinville, on aurait peut-être médité de ces textes «mineurs», «écrits de jeunesse», «littérature de collège» ou «brouillons à oublier». Mais plus maintenant. L'historiographie envahit tous les champs de la culture visuelle, orale, manuscrite et imprimée. L'histoire des mentalités comme celle du vécu quotidien à la recherche de leur propre généalogie, exigent que leur soit restitué tout le territoire du fait et de la parole. Braudel, Le Roy-Ladurie, Thuillier, Delumeau, Le Goff, Schmitt, pour ne nommer que les plus connus, sont devenus les plus célèbres représentants de la nouvelle manière, l'histoire s'écrivant pour un certain temps du moins à partir des interrogations du présent plutôt qu'en vue de la reconstitution froide d'un passé orphelin.

D'autre part, nous estimons que cette «première» de l'édition Groulx intéressera autant l'historien traditionnel des institutions et des pouvoirs que l'ethno-sociologue de l'histoire «concrète». Le premier retrouvera les grandes fiertés de Groulx, ses jeunes entête-ments aussi, la manière dont il conçoit déjà son oeuvre d'éducateur «populaire», ses options nationalistes, ses «premiers maîtres à penser». L. Groulx a transcrit à Valleyfield tous les extraits qui feront la substance de ses premiers cours de littérature et d'histoire du Canada. Il a voyagé et entre 1906 et 1909, il s'est rendu en Europe. Entre-temps, il entretient une correspondance (qui sera éditée elle aussi) avec les siens et ses nombreux amis dont nous avons retrouvé plusieurs dossiers.

Les historiens du vécu quotidien et de la culture populaire en général du début du siècle profiteront à leur tour d'une foule de renseignements significatifs sur l'habitat, la vie rurale, l'enfance, l'adolescence, les collèges, les études, les sports, la religion quotidienne, les voyages, les goûts et les préoccupations d'une époque bien riche pour connaître la conscience québécoise.

L'histoire littéraire, celle des institutions, l'historiographie québécoise et ses idéologies, latentes ou explicites, la connaissance de notre première mentalité issue du Moyen âge européen finis-

sant, trouveront beaucoup dans ces textes de jeunesse, tour à tour exemplaires et naïfs, écrits sur le vif mais déjà orientés, on le verra, par un double souci de fierté agressive et d'identification nationale.

Dans ces cahiers du *Journal*, Groulx parle non seulement de lui-même mais aussi des événements du temps. Dès le premier cahier du *Journal* (1895-1896), à la page 58 du manuscrit (27 février 1896), il est question d'une grande assemblée agricole au Séminaire de Sainte-Thérèse: «On veut à tout prix remettre l'agriculture en honneur, ou plutôt enseigner aux cultivateurs à aimer leurs champs et leur état...». Quelques pages après, soit aux pages 79ss, Groulx fait mention de «nos élections de milices» et espère déjà à 18 ans, recruter quelques soldats capables de «revendiquer nos droits de catholiques et de canadiens-français».

Il note froidement, le 13 juillet, la fête des Orangistes, pour s'enthousiasmer, à la p. 122, à propos de la fête de famille des Campeau de Vaudreuil. La religion encadre le tout, oui, mais de façon anecdotique plutôt qu'interprétée dans ses ensembles. Ainsi, la Fête-Dieu (p. 107ss) est l'occasion d'une description romantique, dans le goût de l'époque, et non sans triomphalisme à propos de l'indifférence religieuse urbaine. On y apprend un peu après que l'oeuvre pieuse des *Pains de Saint-Antoine* fait fortune chez les étudiants des Collèges toujours en quête de promesses et de demandes qui ne paraissent pas toutes issues d'une religion objective et aérée (p. 173). Un peu avant, à la page 139, l'historien des Amérindiens ou l'ethnologue prendra connaissance d'une légende sur l'origine des aborigènes, «recueillie chez nos populations sauvages» et transmise à Groulx par son professeur d'histoire du Canada.

Le deuxième cahier du *Journal* contient une première tirade (p. 78-79) passionnée et d'une objectivité pour le moins douteuse sur les «fêtes de sa Majesté Victoria» telles que vécues à l'époque dans l'empire britannique... au Séminaire Sainte-Thérèse. Dans le cahier III (p. 87-89) c'est la Saint-Jean-Baptiste à Montréal: le souffle y est encore et davantage puisqu'il s'agit du peuple canadien «catholique et français». Le jeune Groulx apparaît tel qu'il le sera peut-être toujours: impressionnable, sensible à la louange et au succès, près de la confiance. On sent qu'il se retient, de peur sans doute que son journal ne tombe entre des mains indiscretes. Il se livre peu personnellement. Ses émotions concernent surtout les autres, comme ce jeune époux maudit par son père. Ici L.G., est tout bouleversé (Cahier II, p. 123-24).

Le voici lampiste au Séminaire, avec le pouvoir des clefs et certains droits de circuler; il est touché et fier (Cahier III, p. 128-29). Toutes sortes de remarques signifient les mentalités d'une époque qui nous est devenue lointaine: encore le goût de la fête, le besoin des discours, la sociabilité familiale, les occasions jamais manquées de se visiter, son départ pour le Grand Séminaire de Montréal (Cahier IV, p. 29-30), sans oublier la page 39, alors qu'il décrit la procession qui accompagne le délégué papal de Léon XIII au Canada et nous rappelle nos tendances latines à la pompe et à l'extravagance.

Le Cahier IV nous apprend également que l'heure est à l'hymne national. Ému d'entendre *O Canada*, il y va à son tour et compose un autre *chant national*, à l'usage d'une association locale de baseball (p. 8-9).

Nous sommes en 1899, il a 21 ans. Dans le même cahier du *Journal IV*, aux pages 22-28, il cite au complet le petit discours qu'il fit à l'occasion des Régates annuelles de Vaudreuil: c'est l'éloge du sport, du courage, de la vie rurale, de la nation, de son pays le Canada, de la vigueur de notre race, etc. Quelques pages plus loin (p. 130-40), un premier essai, raturé et corrigé, sur une campagne politique en 1891: nous y percevons son amour... et notre amour de la parole, des beaux discours et des assemblées contradictoires. D'ailleurs il a tellement aimé ce texte qu'il l'a publié sous le titre: «Comment j'ai quitté la politique», dans l'*Almanach de la Langue française* (1924, p. 114-121), sous le pseudonyme Alonié de Lestres, puis dans *Les Rapailages* (Montréal, Albert Lévesque, 1935, p. 69-80).

Le cahier V du *Journal* contient des pages d'époque bien sûr (de 1900 à 1904) à propos des aspirations d'une minorité, des jeunes, sur l'*action* dite *catholique* comme on la conçoit alors; le goût de la croisade s'est déjà emparé du jeune abbé Groulx et la célèbre A.C.J.C. aura, malgré ses improvisations, tenu en éveil toute une partie de l'*intelligentsia* de l'époque.

Finalement, tout lecteur cultivé, intéressé autant à connaître le XXe siècle canadien-français, ses origines, que nos réflexes pré-industriels, et la manière dont on devient nationaliste au Québec, y trouvera son profit autant que seront comblés les chercheurs de dates et de faits qui ont trait à la vie québécoise et à celle de sa jeunesse à la période un peu fruste, nous l'admettons, dans un milieu clos et peu enclin aux voyages d'études.

Benoît Lacroix